

## Chapitre 1

Engourdie d'épuisement, Ista se pencha entre les créneaux surmontant la tour-porte, sentant le contact rêche de la pierre sous ses mains pâles, et regarda la queue du cortège funéraire franchir la porte du château au-dessous d'elle. Les sabots des chevaux raclaient les vieux pavés, et la voûte du portail renvoyait les adieux en écho. Parmi les derniers à partir se trouvaient son frère à la mine solennelle, le provincar de Baocia, ainsi que sa famille et sa suite, deux bonnes semaines après la fin des rites et cérémonies funéraires menés par les divins.

Dy Baocia s'entretenait toujours calmement avec le gardien du château, ser dy Ferrej, qui marchait à la hauteur de son étrier, son visage grave levé vers le provincar en selle, écoutant sans aucun doute le torrent final d'instructions. Le fidèle dy Ferrej, qui avait servi la défunte provincara douairière tout au long des vingt dernières années de sa longue résidence à Valenda. Les clés du château et du donjon étincelaient à la ceinture qui ceignait sa taille épaisse. Les clés de la mère d'Ista, que celle-ci avait rassemblées et gardées, avant de les remettre à son frère aîné ainsi que tous les papiers, inventaires et instructions qu'entraîne la mort d'une grande dame. Au moment de les rendre, il en avait confié la garde non pas à sa sœur, mais au brave, vieux et honnête dy Ferrej. Les clés permettant de bloquer tout danger à l'extérieur... Ou d'enfermer Ista à l'intérieur.

*Seulement par habitude, vous savez. Je ne suis plus folle, en réalité.*

Ce n'était pas comme si elle avait désiré les clés de sa mère, ni l'existence qui allait de pair avec elles. Ista savait à peine ce qu'elle désirait. Mais elle savait ce qu'elle redoutait : être enfermée dans un lieu étroit et sombre par les gens qui l'aimaient. Un ennemi peut baisser sa garde, fatigué par sa tâche, et tourner le dos ; mais l'amour ne faiblit jamais. Les doigts d'Ista frottaient nerveusement la pierre.

Dy Baocia et son escorte descendirent en file la colline pour traverser la ville et disparurent bientôt aux yeux d'Ista parmi les toits de tuiles rouges. Dy Ferrej se retourna pour franchir la porte d'une démarche lasse, puis disparaître à son tour.

Le vent frais du printemps souleva une mèche des cheveux bruns d'Ista et la lui rabattit sur le visage, où elle se coinça entre ses lèvres. Ista fit la grimace et replaça la mèche dans sa couronne de tresses soigneusement arrangées, si serrées qu'elles lui pinçaient le cuir chevelu.

Le temps s'était radouci ces deux dernières semaines, trop tard pour soulager une vieille femme clouée au lit par une blessure et une maladie. Si sa mère avait été moins vieille, ses os brisés eussent guéri plus rapidement, et l'inflammation des poumons se fût peut-être enracinée moins solidement dans sa poitrine. Si elle avait été moins fragile, peut-être la chute de cheval n'eût-elle pas brisé ses os en premier lieu. Si elle avait fait preuve d'une obstination moins féroce, peut-être n'eût-elle plus monté ce cheval à son âge... Ista baissa les yeux vers ses doigts pour constater qu'ils saignaient, et s'empressa de les cacher dans sa jupe.

Lors des cérémonies funéraires, les dieux avaient indiqué que l'âme de la vieille femme était reprise par la Mère Été, comme il lui convenait, et comme tous l'attendaient. Même les dieux n'osaient pas violer sa vision du protocole. Ista imagina la vieille provincara demandant le ciel, et l'idée lui tira un sourire sinistre.

*Et me voici donc enfin seule.*

Ista médita sur les espaces vides à l'origine de cette solitude, son coût affreux. Son mari, son père, son fils

et sa mère s'étaient tous succédé sur le chemin de la tombe, bien avant elle. La royacie de Chalion tenait sa fille dans une étreinte aussi puissante que celle d'une sépulture, et il y avait aussi peu de chances de la voir descendre de sa haute position, les cinq dieux le veulent, que de voir les autres se relever des profondeurs de la terre. *Je dois donc en avoir fini.* Elle s'était laissé définir par ses devoirs, désormais tous accomplis. Elle avait été naguère la fille de ses parents. Puis l'épouse haut placée mais infortunée d'Ias. La mère de ses enfants. Tout à la fin, la gardienne de sa mère. *Eh bien, je ne suis plus rien de tout cela à présent.*

*Qui suis-je donc, quand les murs de ma vie ne m'entourent plus ? Quand il n'en reste plus que poussière et gravats ?*

Eh bien, elle restait la meurtrière de sire dy Lutez. Dernière survivante de cette petite compagnie secrète. Voilà ce qu'elle avait fait d'elle-même, et ce qu'elle demeurait.

Elle se pencha de nouveau entre les créneaux, contre la pierre qui griffait les manches lavande de sa robe de deuil et en accrochait les fils de soie. Elle suivit du regard la route baignée de lumière matinale, qui partait des pierres au-dessous d'elle pour s'écouler vers le bas de la colline, traverser la ville, franchir la rivière... Et ensuite ? Toutes les routes n'en faisaient qu'une, disait-on. Un immense réseau parcourant le pays pour se séparer et se rejoindre. Toutes les routes avaient deux sens. Disait-on. *Je voudrais une route sans retour.*

Un hoquet effrayé derrière elle lui fit tourner la tête. L'une de ses gardiennes venait de la rejoindre sur les remparts, portant la main à ses lèvres, le souffle encore lourd d'avoir monté jusque'ici. Elle sourit avec une gaieté feinte.

— Madame. Je vous cherchais partout. Si vous vouliez bien... vous écarter de ce rebord, je vous prie...

Les lèvres d'Ista se retroussèrent, ironiques.

— Soyez tranquille. Je n'ai aucun désir de rencontrer les dieux face à face aujourd'hui. (*Ni un autre jour. Plus jamais.*) Nous ne nous parlons plus, les dieux et moi.

Elle laissa la dame la prendre par le bras et la mener le long des remparts vers l'escalier interne, feignant l'insouciance, prenant bien soin de se tenir à l'extérieur, entre Ista et le vide. *Sois tranquille, femme. Je ne désire pas les pierres.*

*Je désire la route.*

Cet aveu la surprit, la choqua presque. L'idée était nouvelle. *Une idée neuve, moi ?* Toutes ses vieilles idées semblaient aussi fines et déchiquetées qu'un tricot arraché, refait puis arraché de nouveau jusqu'à ce que les fils en fussent effilochés, et qui semblait s'user de plus en plus sans jamais s'agrandir. Mais comment pouvait-elle prendre la route, elle ? Les routes étaient faites pour les hommes jeunes, pas pour les femmes entre deux âges. Le pauvre orphelin empaquetait ses affaires et prenait la route pour s'en aller assouvir son espoir le plus cher... Des centaines de contes commençaient ainsi. Elle n'était ni une pauvre ni un garçon, et la vie et la mort avaient dépouillé son cœur de tout l'espoir qu'elles avaient pu lui arracher. *Mais je suis désormais orpheline. N'est-ce pas suffisant pour m'en donner le droit ?*

Elles tournèrent au coin du rempart et se dirigèrent vers la tour ronde abritant l'étroit escalier en colimaçon qui débouchait sur le jardin intérieur. Ista lança un dernier coup d'œil au travers des arbustes chétifs et des arbres rachitiques qui grimpaient jusqu'au mur-rideau du château. En haut du chemin qui donnait sur le ravin peu profond, un serviteur tirait un âne chargé de bois de chauffage, en direction de la poterne.

Dans le jardin d'agrément de sa défunte mère, Ista ralentit, résistant à la main pressante de sa suivante sur son bras, et s'installa, têtue, sur le banc de la tonnelle de roses encore nue.

— Je suis fatiguée, annonça-t-elle. Je vais me reposer ici un temps. Vous pouvez m'apporter du thé.

Elle voyait sa dame de compagnie passer mentalement les risques en revue, braquant sur sa protégée de haut rang un regard méfiant. Ista fronça sévèrement les sourcils. La dame fit la révérence.

— Oui, Madame. Je vais en demander à l'une des domestiques. Et je reviens tout de suite.

*Je n'en doute pas.* Ista attendit que la dame eût tourné au coin du donjon avant de bondir sur ses pieds pour se précipiter vers la poterne.

Le garde laissait justement entrer le serviteur et son âne. Ista, la tête haute, les dépassa sans se retourner. Elle feignit de ne pas entendre le garde demander d'un air hésitant : « Madame... ? », et descendit d'un pas vif le sentier de plus en plus escarpé. Ses jupes longues et sa cape de velours noir, qui se gonflait autour d'elle, accrochaient ronces et mauvaises herbes sur son passage, comme si des mains avides s'efforçaient de la retenir. Lorsqu'elle atteignit l'abri des premiers arbres, elle hâta le pas jusqu'à presque courir. Elle avait longé ce sentier en courant jusqu'à la rivière, dans son enfance. Quand elle n'avait de rôle à tenir pour qui que ce fût.

Elle n'avait plus rien d'une enfant désormais, devait-elle reconnaître. Elle haletait et tremblait lorsqu'elle vit la rivière scintiller au travers de la végétation. Elle tourna pour longer la rive à grands pas. Le sentier suivait toujours le parcours qu'elle se rappelait jusqu'à la vieille passerelle, franchissait l'eau puis remontait vers l'une des routes principales qui serpentaient autour de la colline pour rejoindre la ville de Valenda – ou s'en éloigner.

La route était boueuse et trouée d'empreintes de sabots ; peut-être la compagnie de son frère venait-elle de l'emprunter pour rejoindre son siège provincial de Taryoon. Il avait passé le plus clair des deux dernières semaines à tenter de convaincre Ista de l'y accompagner, à lui promettre des chambres et des serviteurs dans son palais, sous ses yeux bienveillants et protecteurs, comme si elle n'avait pas déjà ici bien assez de chambres, de serviteurs et de regards curieux. Elle tourna dans la direction opposée.

Une robe de deuil et des pantoufles de soie n'avaient rien d'une tenue adaptée pour les routes de campagne. Ses jupes bruissaient autour de ses jambes comme si elle s'efforçait de patauger dans l'eau profonde. La boue

aspirait ses chaussures légères. Le soleil, qui montait dans le ciel, chauffait son dos sous le velours, et elle se mit à transpirer de façon bien peu distinguée. Elle continuait à marcher, avec une sensation croissante d'inconfort et de ridicule. C'était de la folie. Exactement le genre d'exploit qui valait à des femmes de se retrouver enfermées dans des tours avec des dames de compagnie sans jugeote, et n'avait-elle pas donné assez pour toute une vie ? Elle n'emportait ni vêtements de rechange, ni cartes, ni argent, pas même un vaida de cuivre. Elle tendit la main vers les bijoux qu'elle portait autour du cou. *En voilà, de l'argent.* Oui, beaucoup trop de valeur : quel prêteur sur gages d'une ville de campagne pourrait lui en donner l'équivalent ? Plutôt qu'une ressource, ils représentaient une cible, un appât pour les bandits.

Le grondement d'une charrette lui fit lever les yeux alors qu'elle se frayait un chemin parmi les flaques. Un fermier menant un robuste cob qui tirait un chargement de fumier odorant à répandre sur ses champs. Il tourna la tête pour dévisager, pétrifié, cette apparition surgie sur sa route. Ista lui retourna un regard royal – après tout, quel autre type de regard pouvait-elle lui offrir ? Elle faillit éclater de rire, mais ravala ce bruit inconvenant et poursuivit sa route. Sans regarder derrière elle. Sans oser le faire.

Elle marcha plus d'une heure avant que ses jambes fatiguées, traînant le poids de sa robe, ne cèdent, la forçant à s'arrêter. Elle faillit en pleurer de frustration. *C'est inutile. Je ne sais pas comment m'y prendre. Je n'ai jamais eu l'occasion d'apprendre, et je suis désormais trop vieille.*

Un bruit de chevaux au galop, puis un cri. L'idée lui traversa soudain l'esprit que parmi tout ce qu'elle avait oublié d'emporter, il y avait aussi des armes, même un simple couteau, pour se défendre en cas d'attaque. Elle s'imagina confrontée à un bretteur, n'importe lequel, sans autre arme que ce qu'elle pourrait ramasser à terre et lui lancer, et elle se mit à ricaner. La scène serait courte, et mériterait à peine que l'on s'y attardât.

Elle jeta un nouveau coup d'œil par-dessus son épaule et soupira. Ser dy Ferrej et un serviteur dévalaient la route sur son sillage, soulevant des gerbes de boue sous les sabots de leurs chevaux. Elle n'était pas, songea-t-elle, assez idiote ou folle pour souhaiter voir des bandits à leur place. Peut-être le problème résidait-il là : elle n'était pas assez démente. La folie réelle ne s'arrête à aucune frontière. Assez folle pour souhaiter ce qu'elle n'était pas assez folle pour comprendre : une démente singulièrement inutile.

La culpabilité lui tirailla le cœur à la vue d'un dy Ferrej en nage, le visage rouge et terrifié, lorsqu'il s'arrêta près d'elle.

— Royina ! s'écria-t-il. Madame, que faites-vous ici ?

Il dégringola pratiquement de sa selle et vint lui saisir les mains en la dévisageant.

— Je me suis lassée des chagrins du château. J'ai décidé d'aller me promener sous le soleil printanier pour me consoler.

— Madame, vous avez parcouru près de huit kilomètres ! Cette route n'est pas pour vous...

*Oui, et je ne suis pas pour elle non plus.*

— Ni serviteurs ni gardes... Cinq dieux, songez à votre rang, à votre sécurité ! Songez à mes cheveux gris ! Ils se sont tous dressés sur ma tête de vous savoir partie ainsi.

— Je présente toutes mes excuses à vos cheveux gris, répondit Ista, avec un soupçon de contrition réelle. Ils ne méritent pas la charge que je représente, et le reste de vous non plus, mon brave dy Ferrej. Je voulais simplement... prendre l'air.

— Prévenez-moi la prochaine fois, et je vous arrangerai...

— Toute seule.

— Vous êtes la royina douairière de Chalion tout entière, répondit fermement dy Ferrej. Vous êtes la mère de la royina Iselle, au nom des cinq dieux. Vous ne pouvez pas vous en aller gambader sur les routes comme une fille de la campagne.

Ista soupira à l'idée de devenir une jeune paysanne gambadant sur les routes plutôt que la tragique Ista. Même si les filles de la campagne, elle n'en doutait pas, devaient avoir leurs propres tragédies, attirant moins de sympathie poétique que les royinas. Mais elle ne gagnerait rien à se disputer avec dy Ferrej au beau milieu de la route. Il demanda au valet d'abandonner son cheval, et Ista accepta de s'y laisser hisser. Les jupes de sa robe n'étaient pas fendues pour l'équitation, et elles lui entravaient les jambes de manière inconfortable tandis qu'elle cherchait les étriers. Ista fronça de nouveau les sourcils lorsque le valet lui reprit les rênes pour mener la monture.

Dy Ferrej se pencha contre le pommeau de sa selle pour saisir la main d'Ista, afin de consoler les larmes qui lui montaient aux yeux.

— Je sais, murmura-t-il gentiment. La mort de madame votre mère est une grande perte pour nous tous.

*J'ai fini de la pleurer depuis des semaines, dy Ferrej.* Elle avait juré autrefois de ne plus jamais pleurer ni prier, mais elle s'était parjurée sur ces deux points lors de ces derniers jours atroces dans la chambre de la malade. Après quoi, ni les larmes ni les prières n'avaient semblé conserver la moindre raison d'être. Elle décida de ne pas perturber le gardien du château en lui expliquant qu'elle pleurerait maintenant pour elle-même, et non sous l'effet du chagrin mais plutôt sous celui d'une sorte de rage. Qu'il la croie donc troublée par le deuil ; on se remet toujours d'un deuil.

Dy Ferrej, tout autant épuisé qu'elle par la douleur et les invités de ces dernières semaines, ne lui imposa plus sa conversation, et le valet n'osa pas. Perchée sur son cheval au pas lourd, elle laissa la route se dérouler au-dessous d'elle comme un tapis qu'on retirait pour le priver de tout usage. Et elle, quel usage conservait-elle désormais ? Elle se mordit la lèvre et regarda droit devant elle entre les oreilles du cheval.

Au bout d'un moment, les oreilles se mirent à remuer. Ista suivit le regard du cheval qui s'ébrouait, et vit un

autre groupe qui descendait une route croisant la leur, une dizaine ou une vingtaine de cavaliers montant des chevaux et des mules. Dy Ferrej se dressa sur ses étriers en plissant les yeux, puis se rassit sur sa selle en voyant que quatre des cavaliers portaient les tuniques bleues et les capes grises des frères-soldats de l'ordre de la Fille, dont l'un des devoirs était d'accompagner et de protéger les pèlerins sur la route. Lorsque la compagnie approcha, ils virent qu'elle rassemblait des hommes et des femmes, arborant tous les couleurs de leur dieu d'élection, ou ce que leur garde-robe renfermait de plus proche, et qu'ils portaient des rubans colorés sur leurs manches pour témoigner de leur sainte destination.

Les deux groupes atteignirent en même temps la croisée des chemins, et dy Ferrej échangea des hochements de tête rassurants avec les frères-soldats, individus aussi impassibles et solennels que lui-même. Les pèlerins braquaient des regards interrogateurs sur Ista et ses sombres habits de qualité. Une femme plus âgée, robuste, le visage rouge (*elle ne peut pas être plus âgée que moi*) offrit à Ista un sourire enjoué. Après un moment d'incertitude, les lèvres d'Ista lui retournèrent une esquisse de sourire, et elle lui rendit son signe de tête. Dy Ferrej avait placé son cheval entre Ista et les pèlerins, mais sa tentative de protection échoua lorsque la femme robuste reprit les rênes de son cheval qu'elle lança au trot pour venir le contourner.

— Les dieux vous accordent une belle journée, Madame, souffla la femme.

Son cheval pie, dodu, était surchargé de sacoches de selle pleines à ras bord, auxquelles on avait attaché d'autres sacs avec de la ficelle, qui rebondissaient de manière aussi précaire que la cavalière. Lorsqu'il ralentit au pas, elle reprit son souffle et redressa son chapeau de paille. Elle portait les verts de la Mère dans des tons sombres quelque peu dépareillés qui seyaient à une veuve, mais les rubans tressés entourant sa manche s'alignaient par cinq : bleu tissé de blanc, vert de jaune, rouge d'orange, noir de gris, et blanc mêlé de crème.

Après quelques hésitations, Ista hocha de nouveau la tête.

— À vous aussi.

— Nous sommes des pèlerins des environs de Baocia, annonça la femme d'un ton encourageant. Nous voyageons vers le lieu sacré de la mort miraculeuse du chancelier dy Jironal, à Taryoon. Enfin, à part le brave ser dy Brauda, là-bas.

Elle désigna un homme plus âgé vêtu de bruns ternes, qui portait une faveur orange et rouge marquant son allégeance au Fils Automne. Un jeune homme aux atours plus criards, qui chevauchait à ses côtés, se pencha pour gratifier la femme en vert d'une expression réprobatrice.

— Il emmène ce jeune homme, là-bas – plutôt joli garçon, non ?

Le jeune homme eut un mouvement de recul et regarda droit devant lui, rougissant comme pour s'harmoniser avec les rubans qui ornaient sa manche. Son père ne parvint pas à réprimer un sourire.

— ... jusqu'à Cardegoss pour qu'il entre dans l'ordre du Fils, comme son papa avant lui. La cérémonie doit être présidée par le saint général, le royse consort Bergeon en personne ! J'aimerais tant le voir, lui. On raconte qu'il est joli garçon. Le rivage ibrane dont il provient produit, paraît-il, de beaux jeunes hommes. Il faudra que je me trouve une raison de prier à Cardegoss, afin d'accorder ce plaisir à mes yeux vieillissants.

— Certes, répondit simplement Ista à cette description anticipée, mais plutôt juste, de son beau-fils.

— Je m'appelle Caria de Palma. J'ai vécu là-bas comme épouse de sellier, récemment. À présent, je suis veuve. Et vous, Madame ? Ce gaillard bourru est-il votre mari ?

Le gardien du château, qui semblait peu goûter cette familiarité, s'apprêtait à faire reculer son cheval pour aller repousser l'importune, mais Ista leva la main.

— Paix, dy Ferrej.

Il sembla surpris, mais haussa les épaules et tint sa langue.

Ista reprit à l'intention de la pèlerine.

— Je suis une veuve de... Valenda.

— Ah, vraiment ? Eh bien, moi aussi, répondit la femme d'un air radieux. Mon premier homme venait de là-bas. Même si j'ai enterré trois maris en tout. (Elle en parlait comme si elle se vantait d'un exploit.) Oh, pas tous ensemble, bien sûr. Un à la fois.

Elle inclina la tête, curieuse, pour observer les couleurs de deuil d'Ista.

— Venez-vous d'enterrer le vôtre, Madame ? Quelle tristesse. Pas étonnant que vous sembliez si triste et soyez pâle. Eh bien, ma chère, c'est une épreuve, surtout la première fois, vous savez. Au début, vous souhaitez mourir – c'était mon cas –, mais ce n'est que la peur qui s'exprime. Tout rentrera dans l'ordre, ne vous en faites pas.

Ista sourit brièvement et secoua la tête pour marquer un léger désaccord, mais ne prit pas la peine de corriger la méprise. Dy Ferrej brûlait visiblement de refroidir l'audace de la créature en annonçant le rang et la position d'Ista, et par là même les siens propres, espérant peut-être la chasser ainsi, mais Ista réalisa, un peu étonnée, qu'elle trouvait la présence de Caria distrayante. Les babillages de la veuve ne lui déplaisaient pas, et elle ne souhaitait pas son silence.

Elle semblait de toute façon peu disposée à se taire. Caria de Palma désigna ses compagnons pèlerins, et gratifia Ista d'un exposé prolix de leurs origines, positions et motifs de pèlerinage ; et, lorsqu'ils cheminaient assez loin pour ne rien entendre, elle commentait en prime leurs manières et leurs mœurs. Outre le vétéran-dédicat du Fils Automne, qui semblait amusé, et le jeune homme rougissant, la compagnie comprenait quatre hommes d'une fraternité de tisserands qui s'en allaient prier le Père Hiver pour lui demander une issue favorable à un procès ; un homme qui portait les rubans de la Mère Été, priant pour la sécurité de sa fille dont la grossesse arrivait à terme ; et une femme dont la manche arborait le blanc et le bleu de la Fille Printemps, qui priait pour que sa fille à elle trouvât un mari. Une femme

mince portant les robes vertes et soigneusement coupées des acolytes de l'ordre de la Mère, accompagnée d'une domestique et de deux serviteurs, se révéla n'être ni sage-femme ni médecin, mais intendante. Un marchand de vin s'en allait rendre grâce et honorer son serment envers le Père pour lui avoir permis de revenir sain et sauf avec sa caravane, qu'il avait failli perdre l'hiver précédent dans les cols de montagne neigeux menant vers Ibra.

Les pèlerins assez proches pour entendre, qui accompagnaient visiblement Caria depuis plusieurs jours, levaient les yeux au ciel de différentes manières en l'écoutant parler sans s'arrêter. Seul faisait exception un jeune homme obèse portant un habit blanc de divin du Bâtard, sali par la route. Il cheminait tranquillement avec un livre ouvert au sommet de son ventre arrondi, laissant la bride sur le cou de sa mule blanche maculée de boue, et ne levait le nez que lorsqu'il tournait les pages, clignant de ses yeux myopes et souriant d'un air évasif.

La veuve Caria scruta le soleil, qui avait atteint le zénith.

— Il me tarde d'arriver à Valenda. Nous allons manger dans une auberge célèbre, spécialisée dans les cochons de lait les plus succulents.

Elle fit claquer ses lèvres, anticipant le festin.

— Il existe une telle auberge à Valenda, en effet, répondit Ista.

Elle n'y avait jamais mangé, s'aperçut-elle, pendant toutes les années qu'elle y avait passées.

L'intendante de la Mère, qui comptait parmi les plus agacés des auditeurs involontaires de la veuve, fit une moue désapprobatrice.

— Je ne mangerai aucune viande, annonça-t-elle. J'ai fait le vœu de ne laisser aucune chair grossière franchir mes lèvres au cours de ce voyage.

Caria se pencha pour murmurer à Ista :

— Si elle avait fait vœu de ravalier sa fierté, au lieu de ses salades, c'eût été bien plus approprié à un pèlerinage, je trouve.

Puis elle se redressa, souriante ; l'intendante de la Mère renifla et fit la sourde oreille.

Le marchand dont la manche arborait les rubans gris et noir commenta, comme s'il parlait dans le vide :

— Je suis certain que les bavardages inutiles ne sont d'aucun usage aux dieux. Nous devrions mieux employer notre temps, à discuter de sujets élevés afin de préparer nos esprits à la prière, et non pas nos ventres au dîner.

Caria lui retourna un regard mauvais.

— Oui, ou nos parties intimes à d'autres usages encore meilleurs ? Et dire que vous voyagez avec la faveur du Père sur votre manche ! Quelle honte !

Le marchand se raidit.

— Ce n'est pas cet aspect-là du dieu que je compte ou doive prier, je vous assure, Madame !

Le divin du Bâtard leva les yeux de son livre et murmura paisiblement :

— Les dieux dirigent chaque partie de nos corps, de la tête aux orteils. Il y a un dieu pour chacun, et pour chaque partie.

— Votre dieu a des goûts notoirement bas, observa le marchand, toujours piqué au vif.

— Personne ne sera exclu qui ouvre son cœur à l'un des membres de la Sainte Famille. Pas même les suffisants.

Le divin se pencha vers le marchand par-dessus sa bedaine.

Caria éclata d'un rire joyeux ; le marchand renifla d'indignation, mais renonça. Le divin retourna à son livre.

Caria murmura à Ista :

— J'aime beaucoup ce bonhomme dodu. Il parle peu, mais, quand il le fait, c'est pour aller à l'essentiel. Les hommes instruits perdent vite patience avec moi, et je ne les comprends absolument pas. Mais celui-ci a de charmantes manières. Même si j'estime qu'un homme devrait se trouver une femme, et lui faire des enfants, et travailler pour les entretenir, au lieu de courir après les dieux. Je dois bien reconnaître que mon cher deuxième

époux n'en faisait rien – travailler, je veux dire –, mais, d'un autre côté, il buvait. Il a fini par se tuer à force de boisson, au grand soulagement de tous ceux qui le connaissaient, les cinq dieux veillent sur son âme.

Elle se signa, portant la main à son front, sa lèvre, son nombril, son aine et son cœur, ouvrant grand sa paume contre sa poitrine dodue. Elle fit la moue, éleva le menton et la voix, et appela d'une voix curieuse :

— Maintenant que j'y pense, vous ne nous avez jamais dit pour quoi vous allez prier, Érudit.

Le divin plaça un doigt sur sa page et leva les yeux.

— Non, je ne crois pas l'avoir fait, répondit-il d'un air vague.

Le marchand dit :

— Vous, les gens de vocation, vous priez tous pour rencontrer votre dieu, n'est-ce pas ?

— J'ai souvent prié pour que la déesse touche mon cœur, dit l'intendante de la Mère. Mon but spirituel le plus élevé est de La voir face à face. En fait, je pense souvent L'avoir ressentie, de temps à autre.

*Qui désire voir les dieux face à face fait preuve d'une grande sottise*, songea Ista. Bien que ce ne fût pas un obstacle, d'après son expérience.

— Inutile de prier pour l'obtenir, dit le divin. Il suffit de mourir. Ce n'est pas si dur. (Il frotta son double menton.) En fait, c'est même inévitable.

— Être touché par les dieux de son *vivant*, corrigea l'intendante, glaciale. Voilà la grande bénédiction que nous espérons tous.

*Oh ! que non ! Si tu voyais le visage de la Mère à l'instant, femme, tu t'effondreras en larmes dans la boue de cette route pour ne plus te relever avant des jours*. Ista remarqua que le divin la regardait en plissant les yeux, intrigué.

Était-il, lui, touché par les dieux ? Ista savait, par expérience, reconnaître ceux-là. L'inverse, hélas, était aussi valable. Ou peut-être son regard vague résultait-il seulement de sa myopie. Mal à l'aise, elle le regarda en fronçant les sourcils.

Il cligna des yeux en signe d'excuse et lui dit :

— En fait, je voyage pour affaires au nom de mon ordre. Un dédicat dont j'ai la charge a découvert par hasard un furet possédé par un petit démon errant. Je l'emmène à Taryoon pour que l'archidivin renvoie le démon à son dieu à l'aide des cérémonies appropriées.

Il se tortilla pour atteindre ses vastes sacoches de selle dans lesquelles il fouilla, puis troqua son livre contre une petite cage d'osier. Une forme grise et souple y tournait sur elle-même.

— Aha ! Voici donc ce que vous cachiez là-dedans ! (Caria s'approcha, plissant le nez.) Il m'a l'air de ressembler à n'importe quel furet.

La créature se dressa contre la paroi de la cage et remua les moustaches en direction de Caria.

Le divin obèse se tourna sur sa selle pour élever la cage à la vue d'Ista. L'animal, décrivant des cercles, se figea sous son regard. L'espace d'un instant, ses yeux en forme de bouton brillèrent d'un éclat autre que l'intelligence animale. Ista l'observa sans émotion. Le furet baissa la tête et recula jusqu'à ne plus pouvoir s'éloigner. Le divin gratifia Ista d'un curieux regard oblique.

— Êtes-vous sûr que la pauvre bête n'est pas seulement malade ? demanda Caria, sceptique.

— Qu'en pensez-vous, Madame ? demanda le divin à Ista.

*Vous savez très bien qu'il renferme un véritable démon. Pourquoi me poser la question ?*

— Eh bien... Je pense que l'archidivin saura certainement de quoi il s'agit et ce qu'il convient d'en faire.

Cette réponse prudente arracha un pâle sourire au divin.

— En effet, un bien faible démon. (Il rangea de nouveau la cage.) Je dirais qu'il s'agit tout au plus d'un simple esprit élémental, petit et informe. Il doit être récent dans ce monde, je pense, et donc peu à même d'attirer les hommes sur la voie de la sorcellerie.

Il ne tentait certainement pas Ista, mais elle comprenait son besoin de discrétion. Acquérir un démon vous transformait en sorcier, tout comme acquérir un cheval faisait de vous un cavalier, mais la présence ou l'ab-

sence de talent restait une question plus vaste. Comme un cheval, un démon pouvait s'enfuir avec son maître. Mais, à la différence d'un cheval, il était impossible de mettre pied à terre. Au grand danger de l'âme, d'où l'inquiétude du Temple.

Caria allait reprendre la parole lorsque le chemin menant au château bifurqua, et dy Ferrej dirigea son cheval vers l'embranchement. La veuve de Palma convertit les paroles qu'elle allait prononcer en un signe d'adieu enjoué, et dy Ferrej escorta fermement Ista hors de la route.

Il lança un dernier coup d'œil par-dessus son épaule alors qu'ils descendaient le talus en direction des arbres.

— Quelle femme vulgaire ! Je parierais qu'elle n'a pas la moindre pensée pieuse en tête ! Ce pèlerinage n'est pour elle que prétexte à se divertir sans encourir la désapprobation de ses proches, et à bénéficier à peu de frais d'une escorte armée sur la route.

— Je crois que vous avez totalement raison, dy Ferrej.

Ista regarda par-dessus son épaule le groupe de pèlerins qui descendait la route principale. La veuve Caria tentait maintenant de persuader le divin du Bâtard de chanter des hymnes avec elle, même si celle qu'elle proposait évoquait davantage une chanson à boire.

— Elle n'avait même pas un seul homme de sa famille pour la soutenir, poursuivit dy Ferrej, indigné. Je suppose qu'elle n'est pas responsable de l'absence de mari, mais elle aurait pu débaucher un frère, un fils ou au moins un neveu. Je suis désolé que vous ayez dû vous y trouver exposée, Royina.

Un duo pas franchement harmonieux, mais résolument bon enfant, s'éleva derrière eux, étouffé par la distance.

— Pas moi, répliqua Ista.

Ses lèvres esquissèrent un lent sourire. *Pas moi.*